

effectivement sérieuses tant d'un point de vue sociologique que dans une perspective d'émancipation, pourraient trouver leur résolution lors d'une dispute que l'auteur de ces lignes appelle de ses vœux.

**Pierre Léné**

*Lise – CNAM-CNRS*

**Clément (Fabrice). – *Les mécanismes de la crédulité.***

Genève, Librairie Droz (Travaux de sciences sociales, 206), 2006, 367 p., CHF 35.

Philosophe et anthropologue de formation, auteur d'un récent *Le monde selon John Searle* (Paris, Le Cerf, 2005) avec Laurence Kaufman, et spécialiste de la logique ordinaire et de la « sociologie naïve » (sujet à propos duquel il dirige un projet pour le Fond national de la recherche scientifique suisse), Fabrice Clément publie un livre qui propose d'éclairer, comme son titre l'indique, *les mécanismes de la crédulité*. Un titre qui signale la sensibilité scientifique que l'auteur défendra dans cet ouvrage : il s'agira, pour rendre compte des phénomènes de croyances collectives et de crédulité, de présenter, tout au long des 370 pages et des trois grandes parties de son livre, le point de vue d'un naturalisme décomplexé. Cette position est assez rare dans les *sciences sociales* francophones pour attirer l'attention, elle est surtout le fait d'une certaine anthropologie (Boyer, Sperber). Elle se distingue d'un externalisme qui, depuis Durkheim (qui considérait l'étude des représentations et des croyances collectives comme l'un des premiers objectifs de la sociologie) en passant par les travaux sur les rumeurs et les légendes urbaines (Reumaux, Renard, Campion-Vincent, etc.) a longtemps prévalu. Elle se distingue, encore, d'une sociologie compréhensive qui prétend faire des raisons que les individus ont de croire les causes de leurs croyances (Weber, Boudon, Bronner, etc.).

Fabrice Clément produit tout au long

de son enquête des efforts louables de clarté, des résumés au début et à la fin de chaque chapitre, et même, assez souvent, des résumés intermédiaires qui, à la limite, peuvent être considérés comme redondants. Le sujet, cependant, est suffisamment riche et complexe pour encourager les efforts didactiques. L'auteur choisit d'introduire son livre en présentant une double énigme. Ainsi, le problème philosophique que pose la crédulité, « comment se fait-il qu'un être supposé rationnel est susceptible de transgresser les contraintes de la rationalité pour accepter des croyances douteuses ou contre-intuitives ? » (p. 11), est redoublé par un problème de type « biologique » : « pourquoi les mécanismes psychologiques sélectionnés au cours de l'évolution ne sont-ils pas plus efficaces lors des procédures qui mènent à l'adhésion ? »

Le sujet de Fabrice Clément est moins large que l'on aurait pu le supposer en lisant le titre de son ouvrage, il ne s'occupe pas des phénomènes de croyances en général, mais seulement de ce qu'il nomme la *crédulité* et qu'il définit (p. 16, p. 55, p. 221, p. 328) comme « une disposition à tenir trop facilement pour vraie une proposition communiquée par autrui sans soumettre la véridicité de l'information transmise à une procédure d'évaluation rationnelle qui, appliquée convenablement, aboutirait à son rejet ou, pour le moins, sa mise en doute ». Laissons là l'inconfort d'une définition qui implique tout à la fois jugement de fait et jugement de valeur, pour nous étonner d'un parti pris qui ne sera à aucun moment justifié dans l'ouvrage. Pourquoi les mécanismes de la crédulité sont-ils considérés par l'auteur comme dépendants des seuls mécanismes communicationnels ?

On ne comprend pas bien les spécificités essentielles qu'auraient les expressions de la crédulité par rapport à celles des croyances fausses en général autrement qu'en rapportant les propositions de l'auteur à celles, semblables, de l'anthro-

pologue Dan Sperber dont les travaux constituent une source d'inspiration importante pour Fabrice Clément. Ce dernier, cependant, mobilise, pour mener son enquête, des sources assez diverses et bien maîtrisées. Ainsi, le premier chapitre, qui propose une étude de la notion de rationalité, convoque-t-il la philosophie analytique et les pensées de Quine, Davidson et Dennett, qu'il tente d'amender avec les propositions de la psychologie cognitive de l'erreur de Kahneman et Tversky et celles de la psychologie évolutionniste en général. Dans le même esprit, les chapitres suivants (chap. 2, 3, 4 et 5) donnent l'occasion à l'auteur de rappeler certaines des expériences de la psychologie sociales et des réflexions anthropologiques les plus connues sur les questions de la croyance et de la transmission de l'information. Tout cela conduit Fabrice Clément à insister sur le fait que nous avons des dispositions à interpréter les actes d'autrui, mais aussi à trier dans la masse des informations qui nous assaillent pour retenir celles qui peuvent nous être utiles et celles qui nous paraissent vraies. Comment cette sélection s'opère-t-elle ?

C'est à ce point que l'auteur propose d'utiliser une notion qui constituera le socle de son ouvrage : le filtre représentationnel. Pour lui, l'ensemble des phénomènes de crédulité s'explique par la mécanique parfois coopérative, parfois concurrentielle, de deux filtres : le filtre cognitif et le filtre émotionnel. Le filtre cognitif est ce mécanisme, dont l'auteur nous propose d'admettre qu'il est de nature biologique, qui a pour fonction de déterminer si une représentation est vraie ou fausse. Il existe quatre strates de représentations qui peuvent être tenues pour vraies, explique Fabrice Clément (pp. 167-199). Premièrement, les attentes spontanées qui ont été développées par l'espèce au cours de l'évolution. Deuxièmement, celles qui ont été acquises au cours de la socialisation de l'individu. Troisièmement, les croyances qui sont des états mentaux explicites, ou qui

peuvent être rendus tels par un effort de la conscience. Quatrièmement, les macro-représentations de type narratif qui ont une fonction d'organisation des représentations appartenant aux strates inférieures.

La thèse de l'auteur est assez simple : ces filtres cognitifs qui tendent à nous faire désirer et obtenir la vérité peuvent être contrariés dans leur fonctionnement par le filtre émotionnel « dont le rôle consiste à contrôler les effets des différents stimulus sur le bien-être de l'organisme » (p. 243). Celui-ci se manifeste à travers quatre types de représentations motivationnelles que sont la nécessité biologique, les impératifs sociaux, les finalités poursuivies par l'individu et vécues sur un mode conscient, et les motivations axiologiques. Ces deux derniers types ne sont pas une concession à un quelconque intentionnalisme car ils sont sous-tendus, en dernière instance, par leur substrat biologique (p. 213) et leur histoire phylogénétique (p. 21). Ils ne sont d'ailleurs jamais mobilisés dans les exemples que l'auteur choisit d'étudier puisqu'ils ne sont pas essentiels à l'analyse comme l'explique Clément : « Le système émotionnel a pour fonction de poser les "bonnes questions", celles qui importent pour l'organisme dans la situation qui est la sienne, et de présélectionner les options à disposition. Ce n'est qu'ensuite que les dispositifs inférentiels interviennent afin d'élaborer une réponse qui satisfasse aux contraintes de l'environnement. » (p. 21).

En réalité, dans l'esprit de l'auteur, c'est le filtre émotionnel qui donne le « la » de la cognition humaine. En d'autres termes, dans les faits, la raison paraît, à l'auteur, bien mal armée pour résister aux injonctions des émotions. Cette idée permet de revenir à l'énigme qui inaugurerait l'ouvrage. Comment un être qui fait si souvent preuve d'une certaine rationalité peut-il adhérer à des croyances absurdes ? S'il le fait, c'est avant tout parce qu'il a le *désir de croire*, que ce soit dans l'existence des extra-terrestres ou dans les dogmes sectaires les plus fous

(ce sont certains des exemples qu'il propose en conclusion de son livre). Les croyants ont toujours une motivation et un intérêt « émotionnel » à adhérer à leurs croyances, dès lors, le filtre émotionnel va inhiber certaines des exigences du filtre cognitif. Quoi qu'il en soit, la croyance devra revêtir une forme argumentée afin qu'elle puisse se communiquer à d'autres qui, placés devant les mêmes intérêts, auront une chance de l'endosser. Ces croyances fausses ne sont donc pas toutes contre-productives. Elles façonnent, par exemple, la possibilité d'un vivre ensemble et conditionnent, dans certains cas, le bien être psychologique des individus. C'est pour cette raison que, malgré les mécanismes de la sélection naturelle, ceux de la crédulité ont perduré, car la « Nature », c'est le leitmotiv de la psychologie évolutionniste, se préoccupe plus de survie que de vérité. Ceci est la réponse proposée à la deuxième énigme qui introduisait l'ouvrage.

Les thèses exposées dans ce livre, qui font écho à celles, bien connues, d'une certaine sensibilité des sciences cognitives, sont fascinantes parce qu'elles contraignent les sciences sociales à réinvestir certaines des questions qui sont aux fondements de leur identité. Le débat ne doit donc pas être élué. Encore faut-il que les arguments soient rendus commensurables, ce qui n'est peut-être pas le cas avec cet ouvrage. Son enjeu, à la suite des propositions de l'anthropologue Dan Sperber, est de considérer que les entités fondamentales qui sont à l'œuvre dans les phénomènes de crédulité sont de nature infra-individuelle et mécanique, en d'autres termes, il s'agit de substituer partout les *causes* (ici biologiques) aux *raisons*. Cette proposition se fait, cependant, sans engager aucun débat sérieux avec les tenants de la méthode compréhensive, qui devraient être, dans le cas présent, les interlocuteurs naturels. L'auteur, par exemple, congédie d'un revers les propositions actionnistes, les réduisant dans son argumentation (pp. 33-37) à celles du modèle

du choix rationnel.

Par ailleurs, l'ambition de substituer les causes biologiques aux raisons qui pourraient être stimulantes intellectuellement s'accompagne d'un processus démonstratif qui peine à être convaincant. Il est, en effet, assis sur un fonctionnalisme dont on sait, en sciences sociales, les excès et qui, ici, prend cette allure : « Ce phénomène mental existe, c'est donc qu'il a été utile à la survie de l'espèce, qu'il avait une fonction. Quelle pouvait bien être cette fonction ? » Personne ne sera surpris que les tentatives pour trouver une fonction à un phénomène mental soient le plus souvent couronnées de succès (« Les individus auraient besoin d'entretenir un certain nombre de croyances irrationnelles pour mener une vie convenable. La crédulité ne serait alors plus si paradoxale dans une perspective évolutionniste car elle participerait, du moins sous certaines formes, à la survie de l'espèce humaine. », pp. 238-239). Le célèbre biologiste Stephen Jay Gould, quoique darwinien convaincu, avait insisté en son temps sur les dérapages interprétatifs des adeptes de la théorie évolutionniste.

Ce livre stimulant s'inscrit donc dans une tradition de pensée qui propose de découvrir l'origine des phénomènes mentaux dans un inconscient mécanisé et métaphoriquement biologique (le « filtres », les « modules »). Le problème est que tout cela est très spéculatif compte tenu de l'état d'avancement des neurosciences, ce qui contraint le naturalisme à prendre des options souvent plus philosophiques que véritablement scientifiques.

**Gerald Bronner**

*Gemas – CNRS-Université Paris IV*

**Sciolla (Loredana).** – *La sfida dei valori. Rispetto delle regole e rispetto dei diritti in Italia.*

Bologna, Il Mulino, 2005, 267 p., 20 €.

L'ouvrage que nous livre Loredana